

---

# VOLTAIRE

## TEXTES INTERDITS

---



TEXTES CHOISIS ET PRÉSENTÉS  
PAR L. MACÉ

- ◆ Poèmes contre le Régent ◆ La Bastille ◆ Épître à Uranie
- ◆ Lettres philosophiques ◆ Le Mondain ◆ Essai sur le siècle de Louis XIV ◆ La Voix du sage et du peuple
- ◆ Essai sur les mœurs ◆ La Pucelle d'Orléans ◆ Candide
- ◆ et autres textes...

ÉDITIONS  
GARNIER

VOLTAIRE

# LE MONDAIN

## Notice

Datée du début de l'année 1736, cette réflexion « très philosophique et très utile » qui défend en vers l'idée d'un bonheur ici-bas était une provocation et fut perçue comme telle : ses détracteurs y virent une apologie du vice et dénoncèrent le portrait hideux que Voltaire donnait du temps de la Genèse. Devant la diffusion clandestine du poème, des menaces furent proférées en haut lieu et Voltaire quitta prudemment Cirey pour la Hollande de décembre 1736 à février 1737. *Le Mondain* ne fut jamais nommément interdit mais il figure dans le *Recueil de pièces fugitives en prose et en vers* condamné par arrêt du Conseil du Roi du 4 décembre 1739.

Regrettera qui veut le bon vieux temps,  
Et l'âge d'or et le règne d'Astrée<sup>1</sup>,  
Et les beaux jours de Saturne et de Rhée,  
Et le jardin de nos premiers parents ;  
Moi, je rends grâce à la nature sage,  
Qui, pour mon bien, m'a fait naître en cet âge  
Tant décrié par nos pauvres docteurs.  
Ce temps profane est tout fait pour mes mœurs.  
J'aime le luxe, et même la mollesse,  
Tous les plaisirs, les arts de toute espèce,  
La propreté, le goût, les ornements,

---

1. Déesse de la justice : elle aurait quitté la terre à la fin de l'âge d'or.

Tout honnête homme a de tels sentiments.  
 Il est bien doux pour mon cœur très immonde,  
 De voir ici l'abondance à la ronde,  
 Mère des arts et des heureux travaux,  
 Nous apporter de sa source féconde,  
 Et des besoins et des plaisirs nouveaux.  
 L'or de la terre, et les trésors de l'onde,  
 Leurs habitants et les peuples de l'air,  
 Tout sert au luxe, aux plaisirs de ce monde.  
 O le bon temps que le siècle de fer !

Le superflu, chose très nécessaire,  
 A réuni l'un et l'autre hémisphère.

Voyez-vous pa[s] ces agiles vaisseaux,  
 Qui du Texel, de Londres, de Bordeaux,  
 S'en vont chercher, par un heureux échange,  
 De nouveaux biens, nés aux sources du Gange  
 Tandis qu'au loin, vainqueurs des musulmans,  
 Nos vins de France enivrent les sultans ?

Quand la nature était dans son enfance,  
 Nos bons aïeux vivaient dans l'ignorance,  
 Ne connaissaient ni le *tien*, ni le *mien* ;  
 Qu'auraient-ils pu connaître ? ils n'avaient rien.

Ils étaient nus, et c'est chose très claire,  
 Que qui n'a rien n'a nul partage à faire.  
 Sobres étaient, ah ! je le crois encor,  
 Martialo<sup>2</sup> n'est point du siècle d'or.  
 D'un bon vin frais ou la mousse, ou la sève,  
 Ne gratta point le triste gosier d'Ève.

La soie et l'or ne brillaient point chez eux.  
 Admirez-vous pour cela nos aïeux ?  
 Il leur manquait l'industrie et l'aisance :  
 Est-ce vertu ? c'était pure ignorance.  
 Quel idiot, s'il avait eu pour lors  
 Quelque bon lit, aurait couché dehors ?  
 Mon cher Adam, mon gourmand, mon bon père,  
 Que faisais-tu dans les jardins d'Eden ?  
 Travaillais-tu pour ce sot genre humain ?  
 Caressais-tu madame Ève ma mère ?

2. François Massialot, auteur du *Cuisinier royal et bourgeois* (1712).

Avouez-moi que vous aviez tous deux  
Les ongles longs, un peu noirs et crasseux ;  
La chevelure assez mal ordonnée,  
Le teint bruni, la peau bise et tannée.  
Sans propreté l'amour le plus heureux  
N'est plus amour ; c'est un besoin honteux.  
Bientôt lassés de leur belle aventure,  
Dessous un chêne ils soupent galamment,  
Avec de l'eau, du millet, et du gland.  
Le repas fait, ils dorment sur la dure,  
Voilà l'état de la pure nature.

Or maintenant voulez-vous, mes amis,  
Savoir un peu, dans nos jours tant maudits,  
Soit à Paris, soit dans Londres, ou dans Rome,  
Quel est le train des jours d'un honnête homme ?  
Entrez chez lui ; la foule des Beaux-Arts,  
Enfants du goût, se montre à vos regards.  
De mille mains l'éclatante industrie  
De ces dehors orna la symétrie.  
L'heureux pinceau, le superbe dessein,  
Du doux Corrège et du savant Poussin  
Sont encadrés dans l'or d'une bordure :  
C'est Bouchardon qui fit cette figure,  
Et cet argent fut poli par Germain.  
Des Gobelins l'aiguille et la teinture  
Dans ces tapis surpassent la peinture ;  
Tous ces objets sont vingt fois répétés,  
Dans des trumeaux tous brillants de clartés.  
De ce salon je vois, par la fenêtre,  
Dans des jardins, des myrtes en berceaux :  
Je vois jaillir les bondissantes eaux ;  
Mais du logis j'entends sortir le maître.

Un char commode avec grâces orné,  
Par deux chevaux rapidement traîné,  
Paraît aux yeux une maison roulante,  
Moitié dorée et moitié transparente :  
Nonchalamment je l'y vois promené ;  
De deux ressorts la liante souplesse,  
Sur le pavé le porte avec mollesse.

Il court au bain : les parfums les plus doux  
Rendent sa peau plus fraîche et plus polie :  
Le plaisir presse, il vole au rendez-vous ;  
Chez Camargo, chez Gaussin<sup>3</sup>, chez Julie,  
Il est comblé d'amour et de faveurs.

Il faut se rendre à ce palais magique,  
Où les beaux vers, la danse, la musique,  
L'art de tromper les yeux par les couleurs,  
L'art plus heureux de séduire les cœurs,  
De cent plaisirs font un plaisir unique ;  
Il va siffler quelque opéra nouveau,  
Ou malgré lui court admirer Rameau.

Allons souper ; que ces brillants services,  
Que ces ragoûts ont pour moi de délices !

Qu'un cuisinier est un mortel divin !

Cloris, Aégly, me versent de leur main,

D'un vin d'Aï, dont la mousse pressée,

De la bouteille avec force élançée,

Comme un éclair fait voler son bouchon ;

Il part, on rit, il frappe le plafond.

De ce vin frais l'écume pétillante,

De nos Français est l'image brillante.

Le lendemain donne d'autres désirs,

D'autres soupirs et de nouveaux plaisirs.

Or maintenant, Mentor et Télémaque,

Vantez-nous bien votre petite Itaque,

Votre Salente, de vos murs malheureux,

Où vos Crétois tristement vertueux,

Pauvres d'effet et riches d'abstinence,

Manquent de tout pour avoir l'abondance.

J'admire fort votre style flatteur,

Et votre prose, encor qu'un peu traînante ;

Mais, mon ami, je consens de grand cœur,

D'être fessé dans vos murs de Salente,

Si je vais là pour chercher mon bonheur.

Et vous, jardin de ce premier bonhomme,

Jardin fameux par le Diable et la pomme,

C'est bien en vain que tristement séduits,

3. Marie-Anne Cuppi dite La Camargo (1710-1770) et Jeanne Catherine Gaussin (1711-1767) respectivement danseuse et actrice de la Comédie-Française.

Huet, Calmet, dans leur savante audace,  
Du paradis ont recherché la place<sup>4</sup> ;  
Le paradis terrestre est où je suis.

---

4. Voltaire se moque des travaux de Pierre Daniel Huet, évêque d'Avranches (1630-1721) et d'Augustin Calmet, abbé de Senones (1672-1757) qui proposèrent effectivement une localisation du jardin d'Eden.